

LA

## RECHERCHE DU BONHEUR.

Vanité des vanités, tout est vanité.

(ECCLÉSIASTE, I, 4.)

L'homme qui a écrit ces paroles avait essayé de tous les genres de bonheur que la terre peut offrir. Il avait goûté des plaisirs : « j'ai recherché, » nous dit-il, « les moyens de me traiter délicatement, j'ai réuni des chanteurs et des chanteuses et ce qui fait les délices des hommes ; je n'ai rien refusé à mes yeux et n'ai épargné aucune joie à mon cœur. » Il avait goûté des richesses : « il avait amassé de l'argent et de l'or et tous les plus précieux bijoux des rois et des provinces ; il avait fait que l'argent et

1

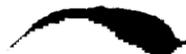
l'or n'étaient pas plus estimés à Jérusalem que les pierres, tant il y en avait. » Il avait connu les jouissances de l'ambition : « il s'était agrandi et élevé au-dessus de tous ceux qui avaient été avant lui à Jérusalem ; il dominait depuis Tiphsa jusqu'à Gaza, sur toutes les contrées qui étaient en deçà de l'Euphrate, et sur plusieurs rois. » Il avait bu à la coupe de la science : « il avait appliqué son cœur à rechercher et à sonder par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux ; » et « sa sagesse était plus grande que la sagesse de tous les Orientaux, et que toute la sagesse des Egyptiens. » Il avait connu aussi, avant ses funestes égarements, les pures et douces joies de la famille : il avait aimé la fille de Pharaon, et, après en avoir fait son épouse devant Dieu et devant les hommes, il s'était plu à lui élever une habitation de marbre et de cèdre, digne de ses richesses et de son amour. C'est après avoir ainsi tout essayé, tout goûté, tout sondé dans la vie humaine, qu'il arrive à cette solennelle et triste conclusion : « voilà, tout est vanité et rongement d'esprit. Vanité des vanités, tout est vanité. »

Et vous, mes chers frères, n'avez-vous jamais rien éprouvé de semblable ? La triste sentence qui doit imprimer son caractère à nos réflexions de ce jour n'a-t-elle pas fait vibrer une corde cachée dans votre cœur ? Vous aussi, n'avez-vous pas trouvé au fond de toutes les jouissances de cette vie le désenchantement et la misère ? N'avez-vous pas vu tomber l'un

après l'autre tous les appuis terrestres sur lesquels vous avez voulu asseoir l'édifice de votre bonheur ? N'est-il pas dans votre vie des moments de recueillement et de solennelle réalité, où vous sentez qu'il n'est rien ici-bas qui puisse combler le vide immense de votre âme ; où vous soupirez après un bien mystérieux et inconnu qui doit satisfaire pleinement à tous vos besoins, et réparer à la fois tous vos maux ? C'est ce désir d'un bonheur étranger à la terre que je voudrais réveiller dans vos cœurs ; et dans ce but je vous propose aujourd'hui une expérience nouvelle de celui que la terre peut procurer. Tentons une seconde fois, par la pensée, cette expérience que le fils de David a tentée en réalité. Mettons-nous à la place d'un homme décidé à trouver le bonheur, et qui le demande aux biens de ce monde. Allons ensemble recommencer la vie : concentrons dans cette heure fugitive les expériences de longues années ; faisons passer devant notre imagination, dans une succession rapide, les diverses jouissances que cette vie nous promet, essayons tour à tour de chacune de ces jouissances, et voyons à quel résultat nous arriverons : sera-ce le bonheur ? sera-ce le désenchantement ?

Par où commencer cette expérience en raccourci de la vie humaine ? C'est d'abord le plaisir qui s'offre à l'homme et qui lui promet le bonheur. « Jeune homme, marche comme ton cœur te mène et selon

le regard de tes yeux. » Tu es jeune, tu as de l'argent, de la santé, de la force, une surabondance de vie à dépenser : tout cela t'invite naturellement au plaisir, j'ai presque dit t'en fait une loi. Quand l'âge viendra éteindre ton imagination et amortir tes passions, il sera temps alors de prendre des habitudes plus sérieuses. La jeunesse est le temps des plaisirs : tu croirais perdre la tienne si tu la consacrais à l'étude ou à la religion ; et tu plains de toute ton âme ceux qui en font un usage aussi contre nature. Quant à toi, tu écarter avec soin tout ce qui pourrait assombrir ta joyeuse vie, et tu fais valoir ton temps comme d'autres leur argent, en rassemblant dans chaque journée le plus de jouissances possibles. Ceux-là ne savourent pas véritablement la coupe des plaisirs qui ne font qu'y tremper le bout de leurs lèvres ; toi, tu veux l'épuiser tout entière, et tu y bois chaque jour à longs traits. Festins joyeux, soirées brillantes, jeux, spectacles, se succèdent rapidement pour toi, et font de ta vie un chemin semé de fleurs. Loin de toi les soucis moroses, les scrupules incommodes, et la triste préoccupation de l'avenir ! Insensé qui s'inquiète de l'avenir, quand il ne sait pas même s'il y parviendra. Le présent seul est à toi, le présent seul est réel, tout le reste n'est rien. Jouis donc du présent. Mange et bois, car demain peut-être tu mourras. Qu'ils passent rapidement sur ta tête, les sombres nuages de l'adversité et de la douleur ! qu'ils ne s'arrêtent pas



dans ton ciel, qu'ils portent ailleurs leurs orages, il n'y a rien de commun entre eux et toi, tu es heureux..... Heureux ! ai-je dit : mais d'où vient que tu en doutes quelquefois malgré toi ? Quel est le bien véritable que ces plaisirs aient fait à ton cœur ? Pourquoi ne peux-tu supporter la solitude, et pourquoi es-tu forcé de te demander s'il n'y aurait pas dans ton bonheur plus d'étourdissement que de joie réelle ? Quelle est donc cette voix secrète qu'il te semble entendre murmurer dans ta conscience, et qui jure comme un ton faux au milieu du concert de tes plaisirs ? Tu as beau multiplier et varier ces plaisirs, déjà il te semble qu'ils n'ont plus pour toi le même charme ni la même fraîcheur. Mais le fait n'est que trop vrai, tu n'en peux plus douter, tu ne trouves pas dans ces faciles jouissances le bonheur que tu en espérais : ta conscience n'est pas à l'aise, ton cœur n'est pas satisfait. Tu as vidé la coupe des plaisirs ; mais ce breuvage enivrant n'a pas étanché ta soif de félicité ; ton âme est restée vide et altérée, plus vide et plus altérée que jamais. Ce breuvage, comme une liqueur corrosive, a creusé l'abîme que tu voulais combler. Au fond de cette coupe tu as trouvé la lie amère du désenchantement et du dégoût. Ce dégoût va croissant de jour en jour. Un malaise indéfinissable s'agite au-dedans de toi au milieu de ton prétendu bonheur, comme un ver qui ronge un fruit mûr. Ton cœur donne un démenti cruel à tes paroles

et à tes actions. Tes joies désormais sont fausses et mensongères, ton rire est plein d'amertume. Tu te fais violence pour avoir l'air d'être heureux ; mais si les hommes qui envient ton sort pouvaient lire dans ton cœur, ils auraient pitié de toi. Ils te verraient malheureux, profondément malheureux. Ils sauraient que tu envies à ton tour le sort du pauvre journalier qui arrose de ses sueurs chaque morceau de pain qu'il partage avec sa famille. Non, non, ce n'est pas du plaisir qu'il faut à ton âme pour aliment, ce n'est pas là que tu peux trouver le bonheur.

Mais ce bonheur que le plaisir te refuse, tu le trouveras peut-être dans la fortune, dans le travail, dans les affaires. Essayons de ce nouveau moyen. Te voici transporté au milieu des occupations commerciales. Tu vis en dehors des dissipations du monde ; tu consacres tous tes moments et toutes tes forces au travail. Tu calcules, tu spécules, tu hasardes, tu gagnes, tu amasses de l'or, tu t'enrichis, tu es riche. Ta vie ne se dépense plus en amusements stériles. A la fin de chaque jour tu peux te dire : « je n'ai point perdu ma journée ; ma vie a désormais un but utile : mon activité se traduit en résultats matériels que je puis voir de mes yeux et faire sonner entre mes doigts. » A mesure que tu vois ta fortune augmenter, tu peux élargir aussi le champ des moyens que tu emploies : tu peux te livrer à des spéculations plus étendues ; et en même temps que la sphère de tes occupations

s'agrandit et s'élève, tu y apportes aussi un intérêt toujours croissant. Bien des hommes envient ton sort et recherchent ta protection : il est riche, disent-ils, il est heureux..... Heureux ! l'es-tu en effet ?..... question importune qui te revient obstinément à l'esprit toutes les fois que tu es seul avec toi-même, dans les courts moments de loisir que te laissent tes occupations. Il faut bien la résoudre une fois cette question : voyons, examinons. Mais le fait seul qu'elle a besoin d'examen paraît déjà de mauvaise augure. Si tu pouvais posséder ta fortune sans avoir les soucis qu'elle entraîne, peut-être tu serais heureux. Si tu n'avais pas l'angoisse de la crainte à l'idée que tu peux perdre ta fortune, et l'angoisse du désir dans l'espérance de l'augmenter, peut-être alors tu serais heureux. Si tu n'étais pas tourmenté par l'idée qu'il suffirait d'un accident imprévu, d'un orage, d'un incendie, d'un jeu de bourse, que sais-je encore ? pour détruire en un moment l'ouvrage de bien des années, peut-être alors tu serais heureux. Si ces soucis, ces désirs, ces craintes, ces angoisses ne troublaient pas sans cesse tes jouissances, s'ils ne se plaçaient pas comme un mur de glace entre ton cœur et les joies du foyer domestique, peut-être alors tu serais heureux. Toutefois poussons plus loin cet examen : allons au fond des choses. A supposer que tu fusses sans inquiétude au sujet de ta fortune : quand tu aurais la certitude qu'elle est à l'abri des coups du sort, qu'elle doit

nécessairement et indéfiniment s'accroître, alors même goûterais-tu un vrai bonheur ? Tourner perpétuellement dans un cercle d'occupations toujours les mêmes et toujours matérielles ; recommencer chaque matin et poursuivre jusqu'au soir, comme un esclave à la chaîne, ce travail monotone et desséchant ; nourrir sa pensée de chiffres, et son âme de calculs d'intérêts ; ne point trouver de temps pour s'occuper de cette âme immortelle et de l'avenir qui l'attend ; même dans les trop courts loisirs qu'on peut dérober à son travail, sentir que la pensée, accoutumée dès longtemps à se porter sur les intérêts matériels, se refuse obstinément à prendre une direction plus spirituelle ; vivre d'une vie qui ne dit rien au cœur, rien à l'imagination, rien à la conscience, rien à l'âme, et tout cela pour amasser un peu plus de cet or qu'il faudra quitter dans quatre jours ; ainsi emporté de jour en jour par le tourbillon étourdissant des affaires, arriver en présence de la mort sans avoir jamais sérieusement envisagé le but de la vie, — est-ce là être heureux ?..... Grand Dieu ! préserve-nous tous d'un tel bonheur !

Quant à vous, mon cher frère, vous avez mieux placé, pensez-vous, le fondement de votre bonheur. Vous dédaignez ces occupations matérielles, et vous voulez avant tout donner vos soins à la culture de votre âme. Vous ne vivez que pour la pensée : vous consacrez vos jours et vos veilles à l'étude, vous lisez,

vous méditez, vous écrivez. Vous évoquez dans les livres les souvenirs du passé, et par l'imagination vous explorez les régions de l'avenir. Vous voulez creuser jusqu'au fondement des connaissances humaines; vous voulez, par vos recherches et vos ouvrages, contribuer à les augmenter. La science, l'étude, l'activité littéraire, voilà vos espérances, voilà vos trésors..... Trésors mensongers! espérances trompeuses! En essayant d'arriver au bonheur par cette voie, vous éprouverez bientôt la vérité de cette parole du sage : « Il n'y a point de fin à faire beaucoup de livres; et tant d'étude n'est que du travail qu'on se donne. Où il y a abondance de science, il y a abondance de douleur; et celui qui augmente sa science, augmente sa douleur. » Vous reconnaîtrez que la science n'a pas ce qu'il faut pour combler le vide de notre âme; à mesure que vous accroîtrez vos connaissances, ces lumières nouvelles ne feront que vous révéler toujours plus clairement l'ignorance invincible où nous sommes sur ce qu'il nous importe le plus de savoir. A mesure que vous croirez approcher de la vérité et la saisir, vous la verrez avec angoisse fuir devant vous comme un météore trompeur; et, comme le plus sage des philosophes de l'antiquité, vous serez forcé de reconnaître que toute la science de l'homme aboutit à savoir « qu'il ne sait rien. » Vous en viendrez à désespérer de la science humaine, vous sentirez qu'il vous en faut une autre, une science

que l'homme ne peut pas donner. — Un autre désenchantement encore vous attend probablement dans cette voie. Par un effet presque inévitable de ces études prolongées, de cette vie toute intellectuelle et méditative, l'équilibre entre l'âme et le corps ne tardera pas à se déranger ; un malaise d'abord sourd et inaperçu se glissera peu à peu dans vos entrailles, et viendra sans bruit paralyser votre activité. Adieu pour toujours à la santé de votre enfance, à cette existence toute naturelle et toute facile qui n'avait pas souci d'elle-même ! Vous vouliez ne vivre que pour l'intelligence, et vous serez forcé de consacrer une portion importante de votre vie à ce corps qui va tomber en poudre. Il faudra vous en préoccuper malgré vous, l'entourer de soins continuels et minutieux. Vous saurez ce que c'est que de porter partout avec soi un corps souffrant, une chair pesante et corrompible qui nous courbe vers la terre quand nous voudrions voler vers le ciel sur les ailes de la pensée. Vous sentirez avec étonnement et amertume que l'énergie morale tombe en même temps que le bien-être physique, et que l'âme est esclave du corps. Vous chercherez cette pensée rapide, cette imagination féconde qui vous promettaient une si riche moisson d'idées, et vous ne les trouverez plus. Alors vous aussi vous direz que votre espérance vous a trompé, et vous appellerez de vos vœux, une espérance meilleure — Voilà donc tout ce que la science et l'étude

ont à vous offrir. Ce nouvel essai de parvenir au bonheur aboutit à une déception nouvelle. Ici encore nous n'avons fait que sonder plus profondément notre misère, nous n'avons pas trouvé le bonheur. Et pourtant nous avons besoin du bonheur : il nous le faut absolument, nous ne pouvons pas vivre sans lui. Où donc le chercher encore ?

Vous, du moins, n'ouvrirez-vous pas un asile à notre cœur angoissé, saintes joies des affections, douces émotions du foyer domestique ? Ah ! sans doute il est bien doux de traverser la vie en en partageant le fardeau avec des êtres bien-aimés ! Il est doux d'avoir auprès de soi un père, qui après avoir dirigé nos premières années, protège et bénit notre entrée dans la carrière ; une mère, qui après avoir été l'ange tutélaire de notre enfance, devient l'amie de notre jeunesse, et que, durant notre vie entière, nous faisons notre bonheur d'entourer de soins empressés et affectueux ; une compagne, dont la vie est notre vie et son âme notre âme, et à qui le cœur bien plus encore que le devoir nous unit d'un lien que la mort seule pourra briser ; des enfants, dans lesquels nous nous sentons revivre, et qui seront un jour la couronne de nos cheveux blancs ; des frères, des sœurs, des amis, dont l'affection multiplie toutes nos joies et ôte l'amertume de toutes nos peines. Tout cela est doux, tout cela nous procure des moments d'un ravissant bonheur. Mais ce bonheur

est-il solide?..... Mes frères, j'ai eu sous les yeux ce que le bonheur de famille a de plus pur et de plus rare. J'ai vu le père et la mère parvenus heureusement à la maturité de la vie, et auprès d'eux de nombreux enfants « rangés autour de leur table comme de jeunes oliviers, » suivant l'expression du prophète; j'ai vu régner dans cette famille l'union la plus parfaite, et tout le bonheur que cette union peut procurer; je l'ai vue, se trouvant heureuse, et se promettant de voir croître son bonheur de jour en jour; — mais ce bonheur a peu duré. A peine elle avait complété le nombre de ses membres, que le deuil, comme ce vent du désert qui priva Job de ses enfants, est venu fondre sur cette famille, et a fait brèche dans ses rangs. Plus d'une fois le Sauveur y a fait entendre cette parole d'amour, mais déchirante quand c'est la mort qui en est l'organe : « laissez venir à moi les petits enfants. » Le père chéri et vénéré a laissé une place vide dans le cercle qu'il avait formé autour de sa table. D'année en année il a fallu creuser quelque tombe nouvelle; des maladies plus douloureuses que la mort même sont venues affliger cette famille; et si elle ne plaçait pas son bonheur en dehors de ce monde, il n'y aurait pour elle plus de bonheur possible. — Mes bien-aimés frères, l'histoire de cette famille n'est-elle pas à quelque égard votre histoire à tous? N'avez-vous pas tous éprouvé douloureusement que le bonheur des affections n'est pas solide? n'avez-

vous pas perdu aussi, vous, ce père qui, après avoir dirigé vos premières années, devait protéger et bénir votre entrée dans la carrière ; vous, cette mère qui, après avoir été l'ange tutélaire de votre enfance, était devenue l'amie de votre jeunesse, de votre vie entière, et que votre bonheur était d'entourer de soins empressés et affectueux ; vous, cette compagne dont la vie était votre vie et son âme votre âme, et que, toute jeune encore, la mort, dirai-je ? ou plutôt la vie éternelle est venue arracher d'entre vos bras ; vous, cet enfant trop aimé dans lequel vous vous sentiez revivre, et qui devait être la couronne de vos cheveux blancs ; vous ce frère, cette sœur, cet ami, dont l'affection doublait toutes vos joies et ôtait l'amertume de toutes vos peines ?.... Ah ! n'eussé-je pas d'autre preuve que le bonheur des affections n'est pas solide, je lirais cette preuve écrite en noir sous mes yeux : je la verrais dans ces vêtements de deuil qui dans tous les auditoires du monde affligent les regards du prédicateur de l'évangile. Mais pourquoi m'arrêtera-je plus longtemps sur ces idées, quand mes paroles restent nécessairement au-dessous de ce que vous éprouvez, de ce que nous éprouvons tous ? Tous nous avons connu des êtres bien-aimés, et tous probablement nous en avons perdu. Nous avons vu leurs yeux s'éteindre et senti leur main se glacer dans la nôtre ; nous les avons vu descendre dans une froide couche de pierre, nous leur avons dit adieu,

adieu dans ce monde pour toujours ! Cette pensée , en elle-même , a quelque chose de profondément triste , de plus triste que tout ce qu'une parole d'homme peut exprimer. Nous sentons tous qu'à cet égard encore la vie terrestre n'est pas faite pour nous rendre heureux , et qu'il nous faut chercher ailleurs un bonheur solide et réel.

Un dernier essai nous reste à faire pour savoir si toutes les espérances de cette vie portent avec elles leur déception. Ce bonheur solide et réel dont nous ne pouvons nous passer , ce bonheur qui est la vie de notre âme et qui n'est pas dans les affections , ne se trouverait-il pas dans la vertu ? Ici du moins nous lui donnons un fondement indépendant des circonstances extérieures. Nous portons tous en nous l'idéal de la perfection morale ; nous admirons cet idéal , nous l'aimons , nous sentons qu'il répond à notre destination , et que si nous pouvions le réaliser dans notre conduite nous serions heureux. Eh bien ! essayons de le réaliser. Interrogeons avec soin notre conscience , imaginons un plan de conduite qui soit en rapport exact avec l'idéal qu'elle nous présente , et faisons tous nos efforts pour suivre exactement ce plan de conduite. Si nous parvenons à cette obéissance parfaite , nous aurons obtenu le bonheur à cet égard , nous aurons trouvé enfin une espérance humaine qui n'est point trompeuse. Si au contraire il se trouve , après une expérience prolongée suffisamment , que nous

ne pouvons pas obéir parfaitement à la voix de la conscience, non pas même un seul jour de notre vie, ce sera un nouveau désenchantement à joindre à tous ceux que nous avons déjà rencontrés. Ou je suis bien trompé, ou il est inutile de pousser l'épreuve plus loin, et la question est résolue pour chacun de vous par cela même qu'elle est posée. Il n'est pas un de vous qui ne sache qu'il ne réalise pas dans sa conduite l'idéal de vertu qu'il porte en lui, non pas même un seul jour de sa vie. Il n'est personne qui ne confesse qu'il pèche tous les jours, en paroles si ce n'est pas en actions, en pensées si ce n'est pas en paroles, qu'il pèche, dis-je, non-seulement contre la loi révélée, mais contre ses lumières naturelles. Il n'est personne qui ne reconnaisse, s'il veut être sincère avec lui-même, que le péché est né avec nous, qu'il a grandi avec nous, qu'il est attaché à notre âme comme une lèpre à notre corps, que par nos propres forces nous ne pouvons pas nous en délivrer. En vain nous formons les plans de réforme les mieux conçus, en vain nous déclarons une guerre à mort à nos convoitises : toujours, toujours nous retrouvons en nous l'hydre vivante du péché, enlacée à toutes les fibres de notre cœur, se riant de nos théories et de nos efforts. C'est de ce mal fondamental, du péché, que dérivent tous nos autres maux. C'est le péché qui mêle de l'amertume à nos épreuves, parce qu'il nous y fait sentir la main du juge qui châtie le cou-

pablé. C'est le péché qui trouble toutes nos jouissances et nous empêche de nous y abandonner sans contrainte, parce qu'il y mêle quelque chose de souillé et de mauvais. C'est le péché qui jette pour nous comme un voile de deuil sur la nature entière : c'est lui qui fait qu'en présence des œuvres les plus sublimes du créateur, à la vue d'une belle nuit silencieuse et étoilée, à la vue de la lune qui nage dans le ciel et traîne sur la mer son reflet argenté, une tristesse ineffable s'empare de nous, nous sentons vaguement que nous sommes des êtres déçus, nous pleurons une félicité inconnue pour laquelle nous étions faits et qui a passé comme un songe. C'est le péché qui a creusé un abîme entre nous et la source éternelle du bonheur. C'est le péché qui devrait peser sur nous comme notre plus douloureux fardeau, et qui plus que les espérances déçues, plus que la maladie et plus que l'affliction devrait nous faire crier avec saint Paul : « Malheureux que je suis : qui me délivrera de ce corps de mort ! »

Que si vous ne gémissiez pas réellement sous ce fardeau ; si, par un effet de la force de l'habitude, vous ne sentez pas le désordre du péché, sachez qu'il est un côté par où il vous deviendra nécessairement trop sensible : ce sont les suites inévitables qu'il entraîne : c'est la mort dans ce monde, et dans l'autre le jugement. Avez-vous jamais vu mourir, mon cher frère ? avez-vous assisté à ce dernier et affreux com-

bat entre un corps prêt à tomber en poudre et une âme qui va briser ses liens ; avez-vous suivi à sa dernière demeure la dépouille de l'ami dont vous aviez fermé les yeux ; avez-vous entendu prononcer sur cette dépouille ces paroles funèbres : « nous rendons la poudre à la poudre, et à la terre le corps qui en fut tiré ? » Rappelez-vous tout ce que vous avez vu et entendu dans ces tristes circonstances, et dites-vous bien que tout cela c'est votre histoire anticipée. Vous aussi il vous faudra mourir ; il faudra dire adieu à tout ce que vous aimez ici-bas ; et eussiez-vous, ce qui est impossible, conservé toute votre vie les illusions que nous avons cherché à dissiper, il faudra bien que ces illusions périssent en présence des réalités éternelles. Vous aussi vous serez transporté au champ des morts ; vous jouerez le premier rôle dans un convoi funèbre ; on parlera de vous comme d'une personne qui n'est plus ; une fosse étroite sera préparée pour vous recevoir ; on entendra encore une fois ce bruit sourd que fait la terre en tombant sur un cercueil ; et la prière des morts sera prononcée sur vous. Sur vous, ai-je dit, mais non pas pour vous ; car alors il ne sera plus temps de prier pour vous ; alors votre sort sera fixé pour toujours ; le tribunal sera dressé, le juge aura prononcé la sentence, et les prières du monde entier n'y changeraient pas un trait de lettre. La mort, le jugement, l'éternité, telles sont les réalités solennelles qui achèveront de dissiper nos illusions de cette vie.

C'est ainsi que tombent, l'une après l'autre, toutes les espérances terrestres qui nous promettaient le bonheur : plaisir, fortune, science, affections, et la vertu même, en tant que nous la cherchons par nos propres forces. A mesure que nous avançons dans la vie et que nous touchons tous ces fantômes de bonheur, nous les voyons s'évanouir entre nos mains, pareils à ces objets précieux retrouvés dans les monuments anciens, qui reviennent au jour avec toutes les apparences de la conservation et de la solidité, mais qu'on ne peut toucher sans les faire tomber en poussière. Notre vie n'est ainsi qu'une misère continue et qu'un long désenchantement. Si nous vous avons présenté la vie sous ce point de vue, mes bien-aimés frères, ce n'est pas, vous le pensez bien, dans le seul but d'attrister inutilement vos cœurs : c'est pour vous faire sentir le besoin d'un bonheur dont le fondement soit en dehors de cette vie ; et si nous avons voulu faire naître en vous ce besoin, c'est que nous avons un tel bonheur à vous offrir. Ce bonheur, que vous avez demandé vainement à toutes les espérances de la terre, il est temps de le chercher en Dieu, et cette fois votre espérance ne sera pas trompée. Oui, mes frères, nous avons à vous offrir un bonheur véritable, solide, parfait ; un bonheur qui satisfait pleinement à tous nos besoins, et répare à la fois toutes nos misères ; un bonheur tel, que non-seulement il efface par comparaison tous les maux

de la vie, mais qu'il transforme ces maux en biens réels ; un bonheur dont un grand nombre d'hommes ont fait l'expérience dans tous les siècles, et parmi ceux qui en ont essayé il n'en est pas un seul qui soit revenu en arrière, pas un qui l'ait accusé d'être imparfait, pas un qui ne témoigne qu'il a surpassé ses espérances.

Ce bonheur n'est pas moins facile à acquérir qu'il est parfait : il vous est offert à tous, dès à présent, « sans argent et sans aucun prix : » il ne faut que tendre la main pour le recevoir.

Pour savoir quel est ce bonheur, écoutez quel est l'homme que l'Écriture déclare heureux : « bienheureux, » nous dit elle, « celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert! <sup>1</sup> » L'homme heureux, selon la bible, c'est celui dont le péché est pardonné. Le bonheur, selon la bible, c'est l'état de pardon, ou de réconciliation avec Dieu. Comme c'est du péché qui nous éloigne de Dieu que découlent toutes nos misères, c'est du pardon qui nous rapproche de Dieu que doit découler toute notre félicité. Et cette réconciliation avec Dieu s'obtient par la foi du cœur à la mort expiatoire de Jésus-Christ. Je dis la foi du cœur, et non pas seulement l'assentiment de l'esprit : il faut que cette bienheureuse nouvelle d'un Dieu mourant pour nous pénètre dans la partie la

<sup>1</sup> Psaume XXXII, 4.

plus intime de notre être, qu'elle change toute notre nature morale, qu'elle nous fasse aimer Celui qui nous a aimés le premier, qu'elle nous le fasse aimer d'un amour sincère, ardent, dévoué, qu'elle nous fasse pratiquer par amour cette vertu que nous avons vainement poursuivie par nos propres forces. Alors seulement nous sommes heureux ; mais alors nous le sommes infailliblement et parfaitement. Celui-là est véritablement heureux dans cette vie et dans l'autre qui sait qu'il est réconcilié avec Dieu. Il est heureux dans l'autre vie : car il peut se dire : « Dieu est réconcilié avec moi ; dès-lors le jugement pour moi n'a plus de terreurs, l'éternité n'a que des joies sans fin. » Il est heureux dans la vie présente : car il peut se dire : « en versant le sang de son fils, pour se réconcilier avec moi, Dieu m'a donné la preuve d'amour la plus grande possible ; dès-lors tout ce qu'il ordonnera ou permettra désormais à mon égard, ne pourra être permis ou ordonné que dans des vues d'amour ; sans quoi il y aurait contradiction entre son œuvre passée et sa conduite future. Si Dieu ordonne que j'aie des jouissances dans ce monde, ce sera par amour et pour mon bien ; si, au contraire, il permet que j'y sois affligé, ce sera encore par amour et pour mon bien. L'essentiel pour moi c'est l'intention de Dieu, qui ne peut avoir pour but que mon bonheur, non le moyen qu'il choisit dans sa sagesse pour arriver à ce but. Dieu m'aime ; le souverain

**Maître du ciel et de la terre veut mon bonheur : cette conviction me suffit ; avec elle je défie la souffrance , et l'affliction , et la tentation et la mort. »**

Tel est le point de vue nouveau sous lequel la foi chrétienne nous fait envisager les épreuves de la vie. Dès-lors ces épreuves n'ont plus rien de poignant, rien d'amer : ce ne sont plus les châtimens de la justice divine ; ce ne sont plus les jeux d'un hasard cruel, ni le joug d'une nécessité fatale ; ce sont les dispensations de l'amour d'un père ; et autant il est vrai que Christ est mort, autant il est vrai que chacune des épreuves du fidèle doit contribuer à son véritable et éternel bonheur. C'est d'ailleurs ce qui nous est expressément déclaré dans la Parole de Dieu. « Nous savons, » dit saint Paul, « que toutes choses conspirent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. » Et ailleurs il écrit dans le même sens aux chrétiens de Corinthe : « Toutes choses sont à vous : soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir, toutes choses sont à vous. » Vous l'entendez, l'apôtre dit : toutes choses : il n'y a donc point d'exception ; toutes choses : par conséquent, même les espérances trompées, même la maladie, même les séparations douloureuses, même la mort. Considérez, mes frères, quelle paix profonde, ineffable, une pareille conviction doit donner à celui qui la possède. Comme il

avancera dans la vie avec une joie tranquille, solide, inébranlable, assuré que Dieu est son père, que Dieu a pris ses intérêts entre ses mains toutes-puissantes, que dans le ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité, Dieu a tout disposé d'avance pour son plus grand bonheur ! Pour un tel homme il n'y a plus de désenchantement, parce qu'il n'y a point d'illusion. Il sait qu'il aura des souffrances dans ce monde ; mais il a la clé de ces souffrances, et dans toutes ces souffrances il est heureux. Dans le renversement de ses espérances terrestres, il est heureux ; dans la maladie, il est heureux ; dans le deuil, il est heureux ; dans la mort, il est heureux. Son existence est désormais un long bonheur, qui atteindra sa perfection dans le ciel, mais qui a déjà ses avant-goûts ici-bas.

Mais, direz-vous peut-être, tout cela n'est-il pas une belle théorie sans réalité historique ; et y a-t-il vraiment des hommes qui jouissent d'un pareil bonheur ? Oui, mes frères, il y a de tels hommes. Il y en a dans notre pays, il y en a dans notre ville, il y en a dans notre église, il y en a dans cet auditoire. Il y a des hommes qui envisagent réellement les épreuves sous le point de vue de la foi chrétienne, qui sont réellement heureux, plus heureux qu'ils ne peuvent l'exprimer. Il y a des hommes qui sont profondément convaincus que toutes choses sont pour leur bien. Il y a des hommes qui savent que Dieu est leur père, qui peuvent sourire à la mort, et qui sont aussi assu-

rés du bonheur éternel que s'ils le tenaient déjà dans leurs mains. Ces hommes le monde les prend souvent en pitié, il en fait les objets de ses railleries, on les appelle exagérés, exaltés, insensés peut-être : ils laissent dire le monde, se contentent de prier pour lui et de jouir paisiblement de leur bonheur. Que ne peuvent-ils faire passer dans vos cœurs ce qu'ils éprouvent ! ils seraient abondamment justifiés à vos yeux. S'ils pouvaient vous prêter leur bonheur pour un seul jour, vous ne voudriez plus d'autre bonheur. Si vous pouviez essayer une fois de leur prétendue folie, vous ne voudriez plus d'autre sagesse. Si vous aviez un seul moment trempé vos lèvres dans la coupe qui est leur partage, vous diriez au Seigneur comme la Samaritaine : « Seigneur ! donne-moi toujours de cette eau là, pour que je n'aie plus en puiser ailleurs. » Alors vous n'iriez plus vous agitant dans tous les sens pour courir après cette paix qui vous fuit toujours ; vous diriez : « je l'ai trouvée, j'ai trouvé ce qu'il fallait à mon cœur ! Désormais je suis heureux, profondément, éternellement, inexprimablement heureux. Viennent désormais les afflictions et les épreuves, viennent la mort et le jugement : l'Eternel est pour moi : rien dans le ciel ni sur la terre ne pourra m'ôter mon bonheur ! » Mes bien-aimés frères, croyez de tout votre cœur en Jésus-Christ, et ce langage deviendra votre langage. Amen.

AOÛT 1838.